



Marie-Monique Robin,

Les moissons du futur. Comment l'agroécologie peut nourrir le monde,

1 DVD et 1 livre, Arte Éditions et La Découverte-Arte Éditions, 2012

Les moissons du futur s'inscrit dans le prolongement du *Monde selon Monsanto* (2008), où Marie-Monique Robin dévoilait la stratégie d'influence des multinationales de l'agrofourniture pour imposer un « paquet technologique » associant semences OGM, brevets et produits phytosanitaires. Il vient également après *Notre poison quotidien* (2010), qui passait en revue les étapes de la chaîne agro-alimentaire et entendait alerter sur les risques pour la santé humaine des pesticides, des additifs et des emballages. Dans la même veine militante, le présent ouvrage entend dépasser la posture de dénonciation des choix de développement agricoles, en mettant en avant des pratiques agronomiques minoritaires, présentées comme des pistes concrètes d'émancipation et de sortie du « modèle agro-industriel ».

« Comment nourrir le monde en 2050 ? » La question revient de façon lancinante dans le débat sur les orientations de l'agriculture mondiale. De nombreuses études comparent les rendements en « bio » et en « conventionnel » afin d'établir quel niveau d'exigences environnementales est compatible avec la contrainte démographique de 9 milliards d'êtres humains annoncés pour le milieu du siècle. Cette polarisation laisse hors-champ un ensemble de solutions agronomiques qui ne sont ni conventionnelles ni biologiques, mais qui tirent le meilleur parti productif de dynamiques agro-écosystémiques complexes. L'auteur, s'appuyant sur les travaux d'Olivier de Schutter, rapporteur spécial pour les Nations unies sur le droit à l'alimentation, entreprend ainsi un tour du monde pour mieux cerner ces pratiques qualifiées d'« agroécologiques » et évaluer à quelles conditions elles pourraient sortir de l'état de « niches » et être promues comme alternatives au modèle de développement issu de la « révolution verte ». Les deux premières parties de l'ouvrage mêlent habilement présentations de techniques culturales ou de lutte contre les ravageurs, discussions de leurs fondements théoriques et, en contrepoint, aperçus sur la complexité systémique du « modèle » dominant d'agriculture artificialisée, solidaire selon l'auteur d'un ordre socio-économique néo-libéral plus large.

Les exemples sont choisis par Marie-Monique Robin de façon à naviguer entre le Nord et le Sud, et à prendre ses distances avec le « bio », qui tendrait selon elle à se « conventionnaliser » et à être récupéré par les firmes agro-industrielles. Sont abordés les systèmes suivants : l'agroforesterie (Malawi, France, les techniques culturales simplifiées (Allemagne, ch. 4), la technique push-pull (Kenya, ch. 6), le système milpa (Mexique, ch. 9). À chaque fois, l'auteur prend soin de montrer les systèmes en action, à partir de longs extraits de témoignages d'agriculteurs. Le contexte des rencontres est soigneusement précisé, de façon à construire des portraits marquants et à communiquer un enthousiasme, tendant parfois vers le chomo (par exemple, p. 119). Les expertises internationales favorables à l'agroécologie sont également convoquées (notamment le rapport de l'IAASTD) pour plaider une réorientation de l'effort de recherche, l'auteur prenant de façon générale le parti de ne pas équilibrer les points de vue avec les tenants d'une agriculture plus « productiviste ». En revanche, les forces de la « révolution verte » des années 1960, notamment sa capacité de diffusion des inventions de laboratoire sur tous les terrains, sont bien évoquées.

La dernière partie de l'ouvrage, intitulée « le nouvel ordre alimentaire mondial », entend montrer que « *l'agroécologie ne pourra s'imposer que si l'on revoit complètement l'organisation des marchés, aux niveaux international, national et local* ». L'auteur revient alors sur les effets dévastateurs des accords de libre-échange sur la petite agriculture familiale du Sud. Après ce tableau très sombre (exode rural, familles dispersées, exploitation de la main-d'œuvre immigrée), elle illustre toutefois son propos avec des exemples porteurs d'espoir : d'une part le système des « tekei » au Japon (ch. 13 : « *L'alliance entre paysans et consommateurs* »), et d'autre part les modes de régulation de la filière de l'oignon au Sénégal : « *Le protectionnisme ne doit plus être un gros mot* » (p. 242).

Pour l'auteur, fille d'agriculteur jaciste (p. 95), « *contrairement à ce que voudrait nous faire croire l'agriculture chimique, ce n'est (...) pas le modèle agro-industriel qui a permis ces 'résultats spectaculaires', mais surtout le système de prix garantis et rémunérateurs* » (p. 140). Avec les outils de régulation qui ont permis le développement productiviste au détriment de l'environnement (p. 66), « *la Communauté européenne aurait très bien pu soutenir sa production agricole en s'appuyant largement sur le modèle biologique et familial, qui était alors encore très répandu en Europe* » (p. 140).

Marie-Monique Robin remet en cause de façon détaillée un schéma de modernisation linéaire, au profit d'une approche en termes de trajectoires, de bifurcations et de mondes possibles, où il n'y a pas de « *vaincus de l'histoire* » définitifs (p. 80). Les modèles d'excellence professionnelle se renverseraient alors : au fil du livre, de nombreux chercheurs font valoir l'expertise et la sagacité des agriculteurs, agiles dans leur agroécosystème, vantant le caractère intensif en connaissances du « *retour des paysans* ». Par opposition, l'auteur livre une charge sévère contre les vendeurs de produits phytosanitaires.

Les moissons du futur est un livre riche, qui peut nourrir de nombreuses réflexions sur l'orientation des politiques agricoles. Il laisse aussi quelques questions sans réponses : si « *l'agroécologie suppose une autre manière de transmettre le savoir* » (p. 118), moins verticale et moins aliénante, la diffusion de ces pratiques est-elle condamnée à se faire localement, de manière participative ? L'agriculture ainsi conçue comporte des coûts élevés en encadrement et en ressources humaines : main-d'œuvre, acquisition des connaissances par la recherche, accompagnement et animation des réseaux de conseil. C'est en partie parce qu'elle réduisait ces coûts que la « révolution verte » a supplanté les

alternatives issues de la petite agriculture familiale, ou plus récemment, que des « solutions » d'ingénierie biotechnologique comme les OGM ont été envisagées. La recherche est-elle capable de mettre au point des formules générales, notamment sous forme d'outils d'aide à la décision, permettant une plus large diffusion des innovations agroécologiques ? Les dispositifs qui ont soutenu la diffusion des innovations verticales de la révolution verte sont-ils vraiment adaptés pour promouvoir les innovations horizontales de la révolution agroécologique ? Ces interrogations et difficultés, essentielles pour l'action publique, ne sont abordées par l'ouvrage que de manière allusive.

Certains « choix » passés sont irrévocables, ou leurs effets, comme les spécialisations régionales, difficilement réversibles. La transposition et le déploiement de démarches doublement performantes, écologiquement et économiquement, en dehors des lieux et réseaux où elles ont été éprouvées, ne vont pas de soi. On ne saurait donc reprocher à l'auteur de ne pas assez approfondir les modalités de la transition agroécologique qu'elle appelle de ses vœux : l'histoire, ici, reste à écrire.

Florent Bidaud

Chargé de mission Sociologie du monde
agricole, ruralité et action collective

Centre d'études et de prospective

MAAF

florent.bidaud@agriculture.gouv.fr